

EN AVANT ! ne peut exister,
grandir et prospérer que par
l'encouragement qu'il recevra
de ses lecteurs.

Aidez-nous en le recomman-
dant à vos amis.

EN AVANT!

Hebdomadaire de Combat Canadien-Français, Politique et Littéraire

BUREAUX:

MONTREAL:

Ch. 613, 132 St-Jacques Ouest.

QUEBEC:

604 rue St-Jean. Téléphone: 5540.

SAINT-HYACINTHE:

67 rue Mondor. Téléphone: 143.

Directeur politique: DAMIEN BOUCHARD

SAINT-HYACINTHE, 21 JANVIER 1938

Directeur littéraire: CLAUDE-HENRI GRIGNON (Valdombre)

LE GUEULETON D'HORTENSIS

Tous les salariés à cent milles à la ronde de l'Union soi-disant nationale, qui lui doivent d'être ce qu'ils sont aujourd'hui, étaient à ce gueuleton de Longueuil, qui devait mettre en vedette l'ineffable Hortensius Béique. Celui-ci fera prochainement, dans le comté de Bagot, ses premières armes d'organisateur en chef des gens qui votent et qui font voter. Et comme le mitrailleur William Tremblay nous a dit, à ce même banquet, sa "hâte d'être lâché" sur Bagot, sans doute avec sa notoire "gang" de gueuletons et d'assommeurs, on en verra sûrement de belles, à cette prochaine élection. Mais il pourrait bien y avoir des surprises, car le sentiment populaire aujourd'hui n'est pas précisément ce qu'il était au mois d'août 1936.

On s'est vanté avec une rare indécence, à ce ralliement bleu de samedi dernier, et il s'y est dit de grosses menteries. Constatons à tout le moins que M. Duplessis, qui a tant peur des électeurs de Montréal, s'est rapproché d'eux cette fois en venant jusqu'à Longueuil. Peut-être qu'il finira par traverser le pont, un de ces jours, pour regarder face à face les gens qu'il a si odieusement trompés.

Plusieurs des ministres de son cabinet l'accompagnaient. Il n'y a pas grand-chose à dire de leurs discours individuels, si ce n'est qu'ils plierent l'échine avec une parfaite unanimité. Littéralement, ils étaient écrasés devant le "cheuff" et il n'y a pas de danger qu'on les soupçonne jamais d'indépendance, ni qu'on les voie démissionner pour un principe, comme le fit M. Drouin. Ils aiment bien trop leur sinécure pour cela, d'autant que, suivant leur propre admission, ils n'ont rien à faire. M. Duplessis ne permettant à personne de penser dans son cabinet.

Un humoriste sans le savoir salua le pilote Dusault comme le père de l'Agriculture dans la province de Québec. M. Albert Rioux, sans doute, est la belle-mère. C'est le même pince sans rire, je crois, qui présenta William Tremblay comme l'ami fidèle des ouvriers, à la porte de qui ces derniers ne frappent jamais en vain. Par exemple, il a oublié de nous dire si c'est à la porte du château de William, rue Sherbrooke, que ces mêmes ouvriers vont frapper pour être reçus à bras ouverts par "l'ami fidèle".

M. Duplessis, dans son discours, s'est permis quelques polissonneries à l'endroit du chef libéral, M. Adéard Godbout. Il n'y a pas si longtemps qu'il laissait entendre que celui-ci n'aurait jamais d'opposition de sa part, s'il sollicitait un siège de député. L'autre soir, le premier ministre a mis M. Godbout au défi de se présenter dans Bagot, bien qu'il sût à ce moment, après le jugement des trois juges qui ont annulé l'élection de M. Cyrille Dumaine, que la lutte devait se faire entre ce dernier et le Dr Adam.

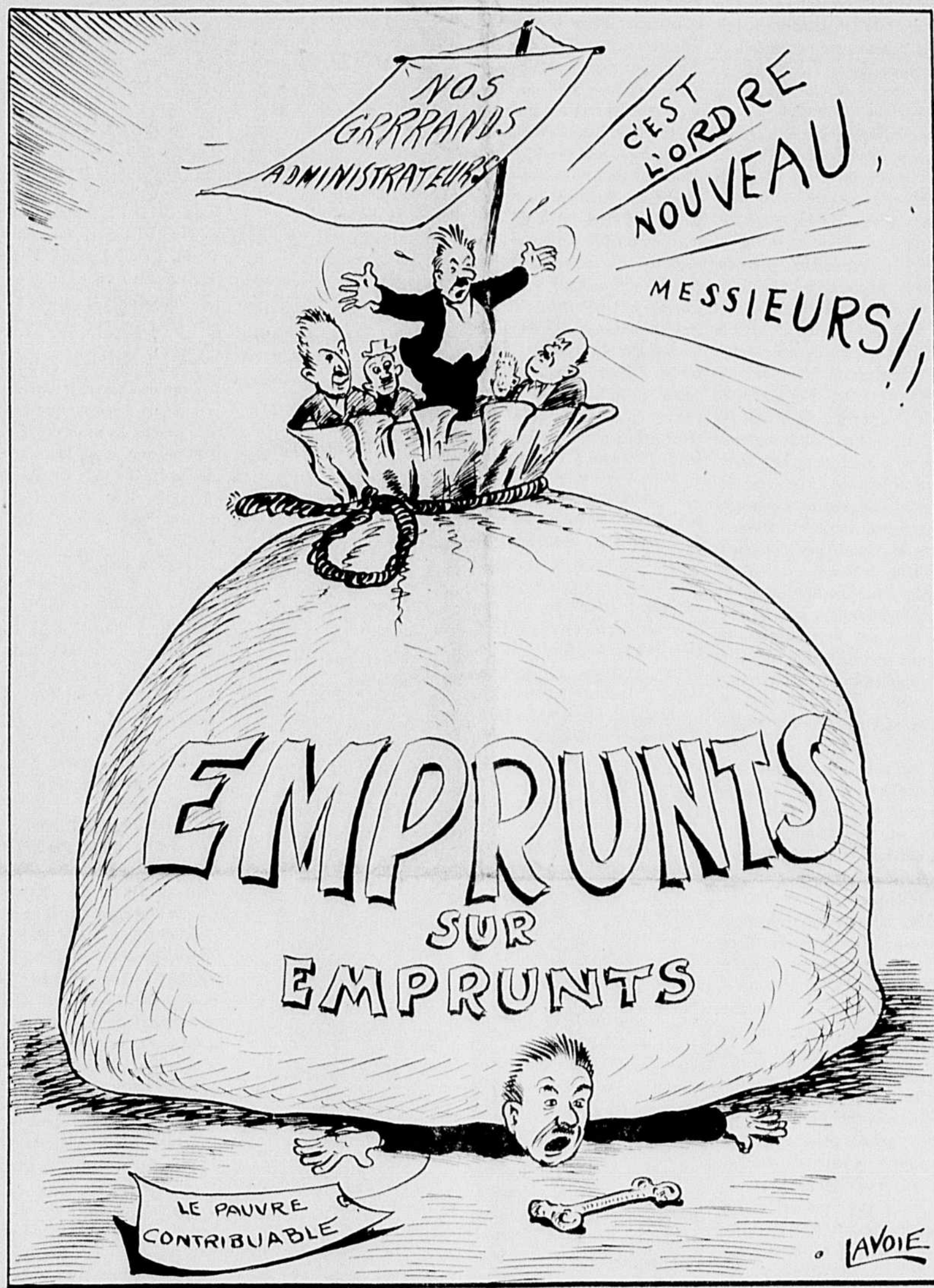
Il n'y a pas à comprendre ni à expliquer les attitudes contradictoires de M. Duplessis, même si l'on comprend et explique sa muflerie. Tout son discours de Longueuil, du reste, est un tissu de contradictions avec les faits. Il serait trop long d'en faire ici l'énumération et nous nous bornerons à quelques réflexions. Notons qu'il a commencé par dire, en anglais, que ce banquet de Longueuil était le plus réussi "jamais tenu sur la rive nord de la province de Québec", expression, si elle est vraie par bonheur, qui l'aurait placé avec tous ses "nationaux" quelque part sur la côte du Labrador.

Il a précisé qu'il allait donner des preuves de l'excellence de son administration. Comme un Irlandais entré à ce moment dans la salle du banquet, il s'interrompit pour déclarer avec grandiloquence: "C'est la preuve que dans l'Union nationale il n'y a pas de fanatisme entre les races!" Ses autres preuves étaient à l'avenant.

Il a dit plus loin qu'il n'y a pas de rouges ni de bleus dans son Union nationale, que les partis sont éteints, que "c'est un seul et même cœur qui bat pour la patrie". Est-ce en vertu de ce beau principe que 95 pour cent des fonctionnaires et employés libéraux du Gouvernement ont été sommairement remerciés de leurs services et remplacés par des conservateurs?

Il a revendiqué la paternité de la loi des pensions de vieillesse, oubliant tout simplement que cette mesure, édictée par un gouvernement libéral, était en vigueur quand M. Duplessis était encore chef de l'Opposition. Il est vrai qu'à son arrivée au pouvoir, il destitua tous les reviseurs à la pension de vieillesse nommés par le précédent gouvernement et refusa de leur payer le salaire auquel ils avaient droit, mais il n'y a là rien dont un premier-ministre puisse se vanter.

Quand il a fait l'éloge de son comparse Hortensius, l'homme qui doit être "lâché lousse" dans Ba-



got avec William et sa "gang", M. Duplessis a en des mots éloquentes pour parler de loyauté, de droiture, de respect de la parole donnée, de fidélité à la foi jurée. Cela a dû amuser fort, s'ils étaient aux écoutes, MM. Paul Gouin, Oscar Drouin, Dr Hamel, Jos. Grégoire et quelques autres, tous anciens compagnons de l'homme des Trois-Rivières et qu'il a tous trahis tour à tour.

Il s'est vanté d'avoir donné à notre province les pensions aux aveugles, oubliant seulement de nous dire que c'est une loi qui a aussi été votée sur sa suggestion par l'ancien gouvernement libéral. Il a chanté un hymne à la gloire de mesures de son gouvernement qui ont été une faillite avec tout le monde et qui n'ont eu de succès que dans son imagination.

Il a oublié de nous parler des 117 millions empruntés par son gouvernement en seize mois, des déficits qui s'accumulent et des taxes qu'il lui faudra prochainement imposer pour empêcher la banqueroute de la province de Québec. Il a oublié de nous parler de ses tractations avec M. Hepburn pour exporter de l'électricité aux Etats-Unis et faire plaisir au trust de l'aluminium. "C'est la première fois, s'est-il écrié, qu'un gouvernement a osé se dresser contre les puissances de l'argent!" Cela a dû faire sourire les magnats de l'électricité, avec qui M. Duplessis est en bons termes et avec qui il ne dédaigne pas à l'occasion de souper.

Il nous a donné son solo sur l'autonomie provinciale, qu'il va défendre jusqu'à son dernier souffle, quand personne ne l'attaque. Il a même eu l'audace de prêcher avec grandiloquence la collaboration et la coopération des provinces du pays, quand il est celui qui a probablement le plus fait pour amener les provinces les unes contre les autres et pour ériger la division entre l'Est et l'Ouest. Coopération, en vérité, quand, derrière la scène, il a toujours refusé de coopérer avec le pouvoir central et cherche encore, à l'heure actuelle, à aligner les provinces contre le gouvernement de M. King!

Il a revendiqué pour son administration le développement minier du Québec, comme si on ne savait pas que c'est un gouvernement libéral qui a conçu et un autre gouvernement libéral qui a poursuivi le développement minier de tout le nord de la province. Il a même eu l'audace de nous parler du succès de la colonisation sous son régime, bien qu'il n'ait pas eu un seul mot pour son ministre-valet, le silencieux Auger. Valdombre, pour un, nous a assez dit dans quel affreux enfer se trouvent jetés les malheureux colons, sous le régime Duplessis. Après cela, comme dit l'Albiny du ministère, il ne reste plus qu'à tirer la chaîne.

Damien BOUCHARD

MM. HEPBURN ET DUPLESSIS A COUTEAUX TIRES

Le *Financial Post*, organe indépendant et ordinairement bien renseigné, laisse entendre dans une dépêche parue dans son édition du 15 janvier 1937, que les récents entretiens Hepburn-Duplessis sur la situation du papier-journal ont abouti à un insuccès. Pressé de questions par les journalistes, M. Mitchell Hepburn avait d'ailleurs refusé de commenter les résultats de ses pourparlers avec le premier ministre de la province de Québec. Il semble même que les deux hommes politiques se soient brouillés.

Certains voyaient à tort dans ces entrevues Duplessis-Hepburn l'indice d'un rapprochement politique entre les deux chefs de gouvernements provin-

(Suite en page quatre)

ENCORE UNE AUTRE VICTOIRE LIBERALE

M. J. A. BONNIER, CANDIDAT OFFICIEL DU PARTI LIBÉRAL DANS SAINT-HENRI, FAIT MORDRE LA POUSSIÈRE À CAMILLIEN HOUDE. — MAJORITÉ DE 4,513 VOIX.

M. J.-A. Bonnier, le candidat officiel du parti libéral, a été élu député du comté de Saint-Henri à la Chambre des Communes, à l'élection complémentaire tenue lundi dernier pour donner un successeur à M. Paul Mercier, récemment nommé juge-en-chef de la Cour de Circuit. M. Mercier a représenté ce comté aux Communes de 1921 à 1938.

M. Bonnier a obtenu une majorité de 4,513 votes sur son concurrent le plus dangereux. Le vote s'est partagé comme suit: Bonnier, 16,462; Houde, 11,949; Gingras, 345. M. Gingras perd son dépôt. Il y avait 43,700 électeurs inscrits; 28,756 ont exercé leur droit de vote.

M. Camillien Houde a fait sa campagne contre le programme actuel de défense nationale. Il approuvait en général la politique du gouvernement King, mais s'opposait à ce qu'il appelait les armements, mais qui est en réalité la réorganisation de la défense nationale. M. Bonnier approuve en entier la politique de l'administration libérale d'Ottawa.

La victoire de M. Bonnier est une victoire de la politique de l'administration King. Deux ministres, les hon. MM. Cardin et Rinfret, ont pris part à la lutte.

La journée a été plutôt calme... Il n'y a eu qu'une seule arrestation, celle d'une jeune fille accusée de supposition de personne. Elle a été libérée par le juge Enright, la plainte logée contre elle n'ayant pas été portée à sa comparution.

Le vote a été moins considérable que certains observateurs ne le prédisaient. Il a été, en effet, moins considérable qu'à la dernière élection générale, alors que 29,317 votes avaient été enregistrés.

Bien qu'il se soit retiré de la lutte dimanche soir, M. C.-O. Bousquet a recueilli, au scrutin de lundi, un certain nombre de votes dont le total approximativement compilé, dépasse celui du candidat Onil-L. Gingras. Dans les rapports de quelques sous-officiers rapporteurs, on a aussi relevé plusieurs votes pour M. Victor Lacombe, candidat libéral ouvrier qui s'est retiré de la campagne mercredi dernier.

La victoire de M. Bonnier fut concédée à 7 h. 50, moins de deux heures après la fermeture des polls. Les premiers rapports étaient favorables à M. Houde, mais peu à peu la majorité de M. Bonnier commença à monter. Bientôt il devint évident qu'une victoire libérale, s'ajoutait à celle remportée le 27 décembre dernier dans le comté de Lotbinière.

M. Houde avait été attiré dans cette élection par M. Allan Bray, échevin de St-Henri. Celui-ci, qui s'était pourtant engagé à appuyer le candidat choisi à la convention libérale, se déclara dissident lorsqu'il se rendit compte que le parti libéral ne voulait pas du tout l'accepter dans ses rangs. Il s'en fut alors prier M. Houde de se présenter dans le comté. M. Houde accepta. Il fit une dure lutte, s'appuyant surtout de certains préjugés sur la question de la défense.

Le quartier Saint-Paul a donné une bonne majorité à son échevin, M. Bonnier. Il y a 85 polls dans ce quartier. M. Bonnier y a obtenu une majorité de plus de 4,000 voix. La majorité de M. Bonnier fut à peu près nulle dans le quartier St-Joseph, quartier que M. Ovide Taillefer, président du comité exécutif, représente à l'hôtel de ville, et où MM. Hushion et Connors travaillaient pour M. Bonnier. M. Houde comptait sur une majorité dans ce quartier. Dans Ste-Cunégonde, quartier représenté à l'hôtel de ville par M. Joseph Moreau, M. Bonnier récolta également plus de 150 votes de plus que M. Houde.

La défaite de M. Houde constitue une nouvelle étape dans la carrière politique de l'ancien maire de Montréal. Les observateurs politiques s'accordent généralement à dire que sa défaite dans Saint-Henri l'oblige à une retraite définitive, bien que, de l'avis de M. Houde, il n'en soit pas ainsi.

Plusieurs prétendent qu'il n'y a pas de politique à l'hôtel de ville, mais l'élection de St-Henri a été presque une campagne municipale anticipée, sinon par les questions qui y ont été discutées, du moins par les gens qui y ont pris part. M. Bonnier, le nouveau député, est échevin du quartier St-Paul. M. Houde, le vaincu, est un ancien maire et ses lieutenants étaient trois échevins, M. Bray, de St-Henri, M. Trépanier, de Lafontaine et M. Dupuis, de Papineau.

Jamais élection complémentaire ne souleva autant d'intérêt dans les milieux, tant fédéraux que provinciaux et municipaux. Au fédéral, la victoire de M.

(Tournez)

Houde aurait été un vote de non-confiance contre le gouvernement King, qui fut défendu au cours de la campagne par MM. Cardin et Rinfret. La défaite de M. Houde constitue donc un vote de confiance pour ces deux ministres, ainsi que l'administration dont il font partie. Dans l'arène provinciale, le premier ministre, dont M. Houde a naguère juré la perte, surveillait attentivement la campagne; la victoire de M. Houde signifiait pour M. Duplessis un nouvel ennemi, plus puissant que jamais, et sa défaite, un ennemi de moins. Il en était ainsi dans l'arène municipale où M. Raynault, maire de Montréal, et ses commissaires, faisaient des vœux "spirituels et matériels" pour que M. Houde "attrape sa gratte". Un commissaire, M. Trefflé Lacombe, avait même offert de parier \$1,000 sur la défaite de M. Houde. Un autre échevin, M. "Pit" Monette avait, lui aussi, offert de parier \$1,000 sur la victoire de M. Bonnier. Ils ne trouvèrent preneur que pour \$500.

L'échevin J.-Arsène Bonnier, élu lundi dernier député de St-Henri aux Communes, est âgé de 58 ans. Il est né le 25 novembre 1879, à St-Urbain de Châteauguay. Dans toute la force du mot, c'est un "self-made-man". Il dut abandonner la classe à l'âge où la plupart des enfants commencent à fréquenter les écoles, et ce n'est que par un effort constant qu'il a réussi à acquérir une certaine instruction. Il réside à Montréal depuis 1902, bien qu'il y ait demeuré pendant deux ans, de 1898 à 1900, avant d'aller aux Etats-Unis. Il est dans le commerce depuis.

Il est échevin depuis les dernières élections municipales en 1936. Il fut candidat à plusieurs élections antérieures, mais ne réussit pas à se faire élire. Il est l'un des fondateurs du Club libéral Jacques-Cartier, dont il est le premier vice-président. Il est aussi gouverneur de l'hôpital Notre-Dame.

En 1903, il épousa Marie-Rachel Atkinson, de St-Chrysostôme. Il a une fille adoptive, Mlle Florentine Bonnier.

L'OPINION

Sous le titre: "St-Henri a parlé" le CANADA publie l'éditorial suivant:

S'il est vrai, comme le dit le proverbe, qu'"à vaincre sans péril on triomphe sans gloire", tous ceux qui voyaient dans l'élection d'hier la suprême épreuve du parti libéral, son Waterloo, et qui hochaient la tête en disant: "Saint-Henri, ça n'est pas Lotbinière; Houde, ça n'est pas Paul Bouchard", tous ceux-là voudront partager la satisfaction que nous éprouvons ce matin, que nous éprouvons même depuis huit heures hier soir. Nous laissons aux vaincus la consolation que donne, en pareille circonstance, l'illusion d'une victoire morale; nous laissons à *Devoir*, qui est toujours plus fin que les autres, le soin de prouver, chiffres en mains, que le parti libéral n'est pas aussi victorieux qu'il le pense — nous nous contentons de la décision qu'ont rendue les électeurs de Saint-Henri, qui, eux, n'y sont pas allés par quatre chemins et qui ont parlé clairement. Saint-Henri est une grande victoire libérale, tout comme Lotbinière. C'est une nouvelle démonstration du bon sens du peuple canadien-français, de sa logique, de sa mesure, de sa clairvoyance. Et c'est pour le parti libéral, un émouvant témoignage de confiance, dont il saura être digne.

Les journaux ont été unanimes à dire que l'élection de Saint-Henri avait une signification nationale. C'était vrai et cela reste vrai. On pourra faire dire demain tout ce qu'on voudra aux milliers de petites croix qui ont fait la victoire d'hier; on pourra essayer de les faire mentir; on pourra, selon les circonstances, tenter d'étouffer ou d'exagérer le sentiment qu'elles expriment; on pourra s'en faire une justification ou une excuse. Peine perdue! Le vote des électeurs de Saint-Henri exprime l'opinion populaire sur les questions actuelles, telles qu'elles ont été exposées durant la campagne électorale. Saint-Henri ratifie la politique du parti libéral telle que MM. Cardin et Rinfret l'ont expliquée aux électeurs. L'un et l'autre ont parlé sans arrière-pensée. Les gens de Saint-Henri ont fait de même. Nous l'avons dit au lendemain de Lotbinière: les électeurs savaient qu'un vote libéral n'était pas une approbation de la guerre, un achèvement vers la conscription, une orientation nouvelle de la politique extérieure du Canada; ils ont donné leur ratification à un programme d'armement défensif bien défini, dont les chefs du parti ont exposé nettement la portée. Et ce verdict, ce deuxième verdict, après celui de Lotbinière, devrait, une fois pour toutes, faire justice des illusions qu'on pourrait entretenir sur la poltronnerie des Canadiens français. La défense du territoire canadien, chez nous, tout le monde en est!

Variété

ICI ON GUERIT

LES JALOUX

Par Michel Candie

Dans une rue aristocratique de l'aristocratique quartier du West-End, à Londres, une maison éveille inmanquablement la curiosité du promeneur. Elle ne diffère pourtant en rien de ses voisines; les mêmes fenêtres à guillotine, le même marteau de cuivre à l'entrée, le même aspect de décence et de confort. Pourtant une simple plaque vissée à la porte vous retiendra un moment sur le seuil et vous fera rêver, une plaque où sont inscrits ces mots mystérieux:

Especial by jealousy

Il vous sera d'ailleurs facile d'obtenir des éclaircissements dans l'annuaire de téléphone, vous trouverez à cette adresse le nom du docteur de Radwan, spécialiste de la jalousie. Enfin, interrogez autour de vous, dans un milieu où l'on a le loisir d'être jaloux et d'en souffrir le nom du docteur de Radwan éveillera aussitôt des commentaires passionnés.

—C'est un bienfaiteur de l'humanité! m'a déclaré un excellent docteur. S'il avait vécu quelques siècles plus tôt, Desdémone ne serait point morte assassinée!... Je vous parle en connaissance de cause puisque c'est grâce au docteur

de Radwan que j'ai repris goût à la vie. Vous connaissez ma femme: c'est la créature la plus douce, la plus tendre, la plus aimante qu'un homme puisse rêver d'épouser un jour. Eh bien! quand je songe aujourd'hui aux mille tourments que je lui ai gratuitement infligés, je vous assure que je ne suis pas fier de moi. Chacune de ses paroles, chacun de ses gestes, de ses regards étaient autant de causes de souffrance pour moi. J'ai passé des heures, des jours à la surveiller, à la guetter, à la suivre, et l'innocence de ses démarches, loin de m'apaiser, me poussait au contraire de sa fourberie, de son adresse machiavélique, de sa perfidie. En vérité, je ne mangeais plus, je ne dormais plus, je déprimais. On m'avait parlé, de divers côtés, de la clinique du docteur de Radwan; cela me semblait une farce digne de figurer le décor dans un vaudeville parisien. Comment y suis-je allé? Je ne m'en souviens même plus, mais je vous jure que c'était avec la ferme intention de me moquer du naïf médecin. Je ne sais s'il devina cette arrière-pensée, en tout cas, dès que je fus en sa présence, je me sentis fort mal à mon aise. Son regard semblait réellement lire en moi comme dans un livre ouvert. Quand je me trouvais seul enfin dans la chambre d'expérience, je lutai de toutes mes forces contre l'inexprimable sensation de bien-être qui m'inondait. Je ne veux pas vous donner les détails du traitement auquel je fus soumis, car il faut que vous vous alliez vous-même à la clinique afin de vous en rendre compte. Sachez seulement qu'une voix de femme s'éleva auprès de moi. Une voix de femme? Non, une voix sans sexe, une voix d'ange, inhumaine, qui éveille irrésistiblement au fond du cœur tout ce qui reste de propre!

Mon interlocuteur demeura un instant songeur, puis il reprit avec un regret dans la voix: —J'ai essayé, par la suite, d'obtenir, mais en vain, du docteur, puis du personnel de la clinique, des renseignements sur cette créature céleste — car je suis encore hanté par cette voix au point que, bien que guéri, je suis retourné une troisième fois dans la clinique... C'était vrai: mon interlocuteur était guéri, bien guéri, et après avoir été réellement malade. Je le sus par des amis communs qui m'affirmèrent que cet homme paisible, au visage réjoui, ils l'avaient connu six mois plus tôt, maigre, tourmenté, torturé par l'idée fixe, menaçant chaque jour sa femme des pires châtements pour une trahison imaginaire.

—Si bien guéri, ajouta l'un d'eux, que son esprit n'est plus capable de concevoir un soupçon, aujourd'hui où il aurait cent motifs d'être jaloux. C'est justice, en somme, la pauvre petite a payé avant d'être coupable... * * * Décidément, une visite à cet étonnant philanthrope s'imposait. S'intéressera-t-on jamais assez à ceux-là qui, en notre sombre époque, s'occupent à diminuer les possibilités de souffrance.

La salle d'attente n'est jamais vide: des malades — puisque la jalousie est traitée ici comme une maladie — des deux sexes, attendent patiemment d'être délivrés de ce cancer moral qui les ronge. Ils ont presque tous des visages inquiets, des regards anxieux. Leurs moindres gestes trahissent une nervosité excessive. Comment, sur ces esprits torturés par une idée fixe, la seule présence du docteur de Radwan n'agirait-elle pas comme un bienfaisant opium? La sérénité de ce front et de ce regard doit avoir une extraordinaire puissance d'apaisement,

et tout dans ses gestes mesurés comme dans sa voix calme, révèle une irrésistible force de persuasion.

Le docteur de Radwan a partagé les jaloux en deux catégories: ceux qui souffrent à bon escient d'une infidélité dont ils possèdent des preuves irréfutables, les jaloux accidentels, pourrait-on dire, pour qui le docteur ne peut rien. Les autres, les descendants directs d'Othello et les frères du héros de Crommelynk, qui ne peuvent connaître l'amour sans subir les affres tourmentantes de la jalousie, même si l'objet aimé est un parangon de vertu, trouveront chez le praticien anglais, non seulement un soulagement à leur peine, mais une guérison certaine et définitive.

L'opération se pratique sans douleur... Quatre ou cinq jours de clinique suffisent pour éliminer le poison de la jalousie. Si, toutefois, le patient a une rechute, un nouveau séjour chez le bon docteur les débarrassera complètement de ce mal encombrant et démodé. Le docteur de Radwan affirme qu'il n'est pas d'exemple qu'un malade confié à ses soins n'ait été guéri définitivement après un troisième séjour.

Le traitement est d'une simplicité telle qu'on est en droit de se demander si son efficacité serait la même sur un esprit latin? Dès son entrée dans la clinique, le jaloux est reçu par le docteur de Radwan dans une pièce assez exigüe, entièrement tapissée de tentures bleues. Aucun bruit extérieur n'y parvient, le calme, le silence baignent la maison entière. Une petite lumière bleue éclaire faiblement la pièce. Le docteur observe attentivement son client puis, d'une voix très douce, l'invite à s'étendre sur un divan moelleux recouvert de coussins qui occupe la plus grande partie de la chambre. Il disparaît derrière les tentures, abandonnant le malade à une complète solitude mais, sur un écran, apparaît le visage du médecin de l'âme, un visage dont les traits sont un peu effacés pour que toute l'attention du malade se porte sur les yeux, ces yeux au regard magnétique qui le fixent intensément.

Bientôt, une voix venue on ne sait d'où rompt le silence, une voix véritablement céleste, s'épand, qui invite au repos, à l'oubli de tout et de tous, tandis qu'un accompagnement musical, pianissimo, la soutient. L'effet, affirme le docteur de Radwan, est immédiat: une douce langueur envahit le malade, un détachement délicieux le sépare du monde hostile, et un désir de paix, de repos, de sommeil qu'il n'a plus connu depuis sa tendre enfance, l'envahit et le tendent.

Ces séances se renouvellent trois fois par jour: le matin, ce n'est point la voix d'ange, mais une autre, virile et forte, qui prêche l'énergie, la beauté de la vie active et de l'effort physique, tandis que l'après-midi, une troisième voix pleine de tendresse et de mansuétude invite celui qui l'écoute à étendre sur ses semblables l'indulgence dont il a besoin pour lui-même, à compatir aux souffrances d'autrui, à se montrer bon, bienveillant et généreux, envers chacun.

* * * Enfin, l'atmosphère quasi monacale de la clinique agit sur les nerfs malades des pensionnaires comme un baume sur une plaie à vif. Toutefois, il n'est pas absolument nécessaire de venir se réfugier dans ce havre de salut pour guérir de la jalousie. Le traitement du docteur de Radwan se pratique aussi à domicile et, chaque jour, des quatre coins du Royaume-Uni — voire du monde entier — parviennent des lettres désolées dans lesquelles on implore le secours du bon

docteur.

Aux explications détaillées concernant le traitement à suivre, le jaloux reçoit les trois disques sur lesquels sont enregistrés les petites homélies qui doivent le ramener à une plus saine conception de l'existence et le même portrait du docteur aux yeux fascinés qui apparaît sur l'écran de la clinique.

—Songez à ce que pourrait être le monde, me disait un admirateur du docteur de Radwan, si d'autres praticiens marchant dans la voie ouverte par le docteur de Radwan s'efforçaient de trouver la guérison, non pas de la tuberculose, du cancer ou de la lèpre, mais de ces maladies de l'âme autrement néfastes que celles du corps: la méchanceté, la fourberie, la vanité... Déjà le monde, sans la jalousie, c'est le monde avec Desdémone accomplissant son destin de femme et d'épouse!

Sans doute; mais personne, alors, ne connaîtrait la triste Desdémone, car Shakespeare n'aurait jamais écrit Othello.

Michel Candie.

Variété

MORTS SUBITES

Parmi les malheurs qui peuvent frapper l'humanité, la mort subite est un des plus redoutés et des plus dramatiques. Malgré nous, nous cherchons dans les dernières paroles de la victime, les causes de cette éclipse inouïe de l'un de nos semblables.

Que l'accident se produise dans des circonstances grandioses, à la tribune d'une assemblée, dans un prétoire, et nous serons presque tentés d'y voir une intervention surnaturelle. Un témoin s'avance à la barre de la cour, il lève la main pour prêter serment... et tombe mort! Quelle sensation parmi les magistrats et dans le jury; quelles conséquences, peut-être, pour l'issue des débats! Et cependant, l'autopsie ne révèle qu'un anévrisme ou la plus banale syncope cardiaque.

Une mort émouvante est celle de ce vieil officier qui se présente, durant la cérémonie du 11 novembre, devant la tombe du Soldat inconnu et s'affaisse, privé de vie, pendant la minute de silence.

Nous avons commenté ici-même le remarquable "Livre de la mort douce", où M. G. Barbarin, s'appuyant sur un nombre imposant d'observations authentiques, démontre que la mort est presque toujours clémentine, facile, enveloppée d'inconscience et de songe... A ce point de vue, la mort subite, que nous ne voyons pas venir, qui ne nous laisse pas le temps de souffrir, semble vraiment, pour le temps de souffrir, semble vraiment, pour la pauvre bête humaine fatiguée de vivre, une fin idéale.

Les médecins, de par leurs fonctions mêmes, ont souvent l'occasion d'assister à ce drame bref de la mort subite. Ils peuvent même en être la première victime... disons plutôt la seconde! S'ils étaient en train de donner des soins au malade, s'ils venaient de faire une piqûre, de pratiquer une anesthésie, comment n'établirait-on pas un lien de cause à effet entre ces soins et l'issue fatale? Comment se disculper, si la fatalité fait mourir subitement un malade dans votre cabinet, voire — cela s'est vu — sur la table d'opération? Nous empruntons au "Siècle médical" un certain nombre de cas particulièrement dramatiques où le médecin, à défaut du malade, s'en est tiré par miracle.

Effrayantes coïncidences

Le docteur M..., chirurgien et gynécologue très connu, avait décidé d'opérer une femme en traitement dans un hospice. Toutes les vérifications nécessaires furent faites; on reconnut que la malade pouvait supporter l'anesthésie et l'opération; celle-ci fut fixée à 10 heures.

Par hasard, ce matin-là, le chirurgien fut appelé pour un cas d'extrême urgence et ne put venir. L'opération est remise au lendemain... mais, à 14 heures, la malade meurt subitement dans son lit, par "ictus"! Aurait-on manqué d'accuser l'anesthésie et l'opérateur, si ce décès s'était produit pendant ou après l'opération?

Voici une mort à grand spectacle. On sait que l'introduction d'une sonde dans l'oesophage nécessite certaines précautions pour ne pas produire de blessures désastreuses. Un malade, qui souffrait de troubles gastriques, devait subir un lavage d'estomac à l'aide d'un tube de D... L'homme s'assied sur une chaise en face du médecin. Celui-ci prend le tube, mais avant qu'il ait eu le temps de l'introduire, le patient vomit des flots de sang et meurt sur le coup!

L'autopsie prouva qu'un anévrisme de l'aorte, insoupçonné, car on ne disposait pas encore des rayons X, avait crevé dans l'oesophage. A quelques centimètres près, la sonde eût été déjà engagée et le médecin aurait eu une "sale affaire" sur les bras.

Un petit malade de trois ans, souffrant d'une méningite très grave, était soigné par le docteur M...; celui-ci était d'avis de faire une ponction lombaire de la moelle épinière, mais le père refusait, disant que c'était dangereux. M... obtint néanmoins une consultation, le consultant fut du même avis, et les deux médecins réussirent à décider le père.

On fait bouillir l'aiguille, les préparatifs sont terminés, le médecin consultant va prendre l'enfant dans son berceau... Quelle stupeur! Il ne tient dans ses bras qu'un petit cadavre! L'enfant était mort subitement. Une minute plus tard, la ponction aurait été faite. On frémit en songeant à la colère et peut-être à la vengeance du malheureux père.

Un malade peu scrupuleux

Etranges enchaînements de la fatalité! Nous sommes environnés de hasards qui s'interpénètrent comme des dents d'engrenages. Vous quittez votre maison, vous passez dans une rue où, pour des raisons inconnues, une tuile est en train de se détacher peu à peu de son toit. En vertu de son poids, de sa hauteur, de la longueur du trajet, de votre vitesse de marche, l'accident est fatal. Rencontrez-vous en chemin un ami bavard? Serez-vous retardé par une voiture? Si oui, vous êtes sauvé; sinon, vous recevrez la tuile sur le crâne.

Voici un malade, dit le docteur B..., qui se rend chez son médecin pour une intervention bénigne, une simple piqûre. Dans son cœur, son rein, son cerveau, au plus profond de sa personne, il y a quelque chose qui se désorganise et qui déclenche la mort foudroyante à l'heure fixée par le destin.

D'un autre point de l'horizon, le médecin se hâte pour recevoir son malade et l'opérer à l'heure convenue... Mais ce sont deux horloges réglées sur des heures différentes. Tant mieux pour le chirurgien si l'heure fatale avance sur l'heure chirurgicale; personnellement, il est sauvé. Mais tant pis pour lui si elle retarde! Il y laissera peut-être sa réputation et son avenir.

Il est vrai que certains malades mériteraient, si l'on peut dire, la fessée! Le docteur N... reçoit la visite d'un monsieur d'une soixantaine d'années qui désirerait se faire enlever plusieurs racines de dents. Ce client insiste pour une anesthésie locale, affirmant de la fa-

çon la plus formelle que son cœur avait été examiné peu de temps auparavant et se trouvait en parfait état.

L'opération se passe fort bien. Mais quelques jours plus tard, notre malade revient pour une obturation... et annonce candidement qu'il était nanti d'une très grande lésion au cœur et qu'il avait menti! Son médecin traitant lui avait interdit toute anesthésie locale et même toute anesthésie.

—Mais rassurez-vous, cher monsieur, ajoute le bonhomme; pour votre sécurité, j'avais mis dans ma poche une lettre qui vous couvrirait en cas d'accident!

Mort par suggestion!

On sait le rôle extraordinaire joué chez certaines personnes nerveuses par la suggestion ou l'autosuggestion. Telle jeune femme devient subitement incapable de marcher si on lui suggère qu'elle est paralysée des deux jambes; telle autre a sur le dos une énorme cloque quand on s'est borné à placer sur la peau un papier mouillé en affirmant que c'était un sinapisme!

Il est des cas plus alarmants.

La santé

EUPHORIE

Les gens qui ne peuvent pas parler comme tout le monde disent aujourd'hui qu'ils sont euphoriques pour exprimer qu'ils sont de bonne humeur et se sentent le corps bien à l'aise. Il y a même, paraît-il, une euphorie sociale...

—Quand "tout va très bien". Le mot n'est-il pas emprunté à la médecine?

—Quand tout va bien dans le ventre et ailleurs, quand actions et réactions glandulaires, nutritives, etc., sont en harmonie équilibrée, le système nerveux de la vie végétative accuse une sensation agréable et même joyeuse que les médecins ont appelée euphorie. Elle est plus vive, sans doute par contraste, quand il s'agit d'un retour à la santé. Au neuvième jour de la pneumonie, la température tombe brusquement, le pouls se régularise, l'oppression, l'agitation disparaissent et le malade éprouve, dit-il, une sensation de bien-être indéfinissable. Euphorie.

—C'est le reflet de la bonne santé.

—Avec une pointe de satisfaction. Pour être euphorique, il faut être né avec une bonne constitution et un heureux caractère. Comme ce bébé dodu qui fait risette à tout le monde. Comme ce Roger Bontemps qui respire la santé et qui prend tout par le bon côté. Le côté rigolo "Quand je serai mort, dit-il, je rirai encore."

—Il exagère. Et sans doute y a-t-il une euphorie un peu sottie, malade même.

—Qui témoigne non plus de la santé mais des troubles mentaux les plus graves. Celle des fous satisfaits, parmi lesquels le psychiatre distingue les béats et les excités.

—Sans compter d'autres fous satisfaits qui courent les rues et les antichambres ministérielles.

ENTRE LA POIRE ET... LES FROMAGES

Le ministre Chautemps vient de démissionner en France. Son nom est tout un symbole des temps que traverse la France.

L'hon. Manion prédit qu'une révolution éclatera d'ici dix ou vingt ans. Nous avons donc le temps de respirer et d'accumuler une grosse fortune. Ce Manion a la manie de voir rouge.

Pierre DEVAUX

Gringoire.

—Restons dans les asiles. Le type du béat est l'idiot hilare qui ne peut articuler, mais à jet continu, que le mot de Cambonne. Et qui aime autant la chose que le mot. Euphorie béate aussi, celle du vieillard retombé en enfance, doux gâteux qui se croit installé pour toujours dans le meilleur des mondes.

—Et quels sont les excités?

—Ceux dont la joie, faite d'illusions, s'extériorise en discours et en piteuses. Leur euphorie s'apparente à celle du bon pochard qui a le vin gai, l'âme généreuse et la logique incohérente. La plupart des toxicomanes connaissent de même une griserie éphémère. Le plus heureux est l'excité maniaque qui se croit un surhomme, débordant de force musculaire et d'idées grandioses. Remuant, infatigable, sans sommeil, il vit intensément. Le flot de ses discours, qui vont du cloq à l'âne, révèle la fuite de ses idées. Qu'importe qu'il les oublie si la minute suivante lui apporte des matériaux nouveaux et toujours plus beaux.

—C'est une folie pittoresque, une joie communicative.

—Il y a enfin l'euphorie des mégalomanes qui sont le plus souvent des paralytiques généraux au début de leur funeste maladie. Evadés de la triste réalité, des chaînes de la logique. "Oui, Monsieur, j'ai gagné trois millions à la Loterie nationale. Vous m'êtes sympathique. Je vous en donnerai quatre."

—Faut-il envier ces fous satisfaits?

—Leur satisfaction se paie de graves déboires. Et parfois aussi celle des simples niais. Sur le champ de foire, Jeannot écoutait les boniments des batteurs avec une euphorie parfaite. L'instant d'après, il s'aperçut que son portefeuille avait disparu.

Docteur Gamma

Gringoire.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA TRISTE RESURRECTION

DE VICTOR HUGO (1)

Léon Daudet, qui est actuellement un des adorateurs les plus assidus de la Quantité, publie l'existence tragique de Victor Hugo. A vrai dire, ces pages comporteraient un autre titre que leur contenu et leurs teintes nous seraient aussi exactement indiquées. Elles s'apparentent aux multiples vies amoureuses que toute une élite de "scribouillards" et d'amateurs de potins présente au public désabusé. Chacun veut raconter des fredaines et des destins érotiques, d'autant plus aguichants qu'ils englobent des noms célèbres, des têtes laurées et des bâtisseurs d'histoire. C'est un dépouillement fœneux de toutes les chroniques, un rassemblement prodigieux d'on-dit et d'on-écrit dont l'imagination de ces plumagiers en délire comble les lacunes et cimente les failles inévitables de dialogues et d'actes inventés. On ne respecte rien, ni temps, ni lieux, ni gloire et l'on estime que le portrait d'un grand poète et d'un grand philosophe exige les mêmes couleurs que ceux d'Aspasie et de Germinie Lacerteux. Le motif avouable — car il en est de secrets et de bas que l'on devine — de ces égalisations est qu'on applique à l'histoire une "fausse vérité": celle de la fiction. Sur la foi de papiers apocryphes et sous l'influence d'un mal littéraire regrettable, on en arrive à désagrèger des renomés intégrés. Rappelons-nous les récents efforts, l'insistance vaine, les flairements de ce bouc livresque et ridicule qui, malgré le silence des témoignages, essaya de pénétrer "l'énigme physiologique" de Madame Récanier et de la loger à la "Collection des Grandes Pécheresses". A de telles tentatives il se mêle parfois un goût pervers de la calomnie, toujours l'âcre plaisir de la médiocrance.

Léon Daudet y va donc de sa vie potinière de Victor Hugo. Il dévêt le poète de sa toge et l'habille de la toison du salyre. Avec une ponctualité qui tient de la hantise et du parti-pris, il ne manque pas de greffer au récit imaginaire ou réel la frasque d'action ou de pensée. On ne peut pas mieux a-néantir la légende du "mage" impassible et planétaire. Il ne nous épargne même pas les circonstances où l'auteur des Contemplations se ravale jusqu'à la trahison la plus lâche et la solacite la plus désaxée. De sa plume incisive, de son imagerie phosphorescente qui découvre soudain les rampements dans l'ombre, Léon Daudet s'acharne à dévoiler des erreurs, des scandales, des souffrances morales que le temps moins rigoureux avait estompés. Cette résurrection dionysiaque n'aurait jamais dû s'accomplir, semble-t-il, par les sortilèges verbaux de celui dont le fils est l'arrière petit-fils du dieu désaffecté. Mais pour Léon Daudet les mots de pudeur et de retenue sont des papalismes désuets. Il a osé exhiber dans toute sa misère humaine et frénetique celui que son oeuvre exprime plus réellement que des ragots de salon. On ne comprend plus dès lors pourquoi il reproche à Sainte-Beuve, hypocrite et chateux, d'avoir travaillé en vers absurdes son misérable triomphe, puis que lui-même, pas cinquante ans après la mort du suprême

qualifié d'académique et dont le XIXe siècle mourant a donné de si parfaits modèles. Mais celle qui bouscule les traditions, qui exprime un tempérament et dont l'origine authentique française remonte à Rabelais. Daudet n'érige pas de paravent entre lui et son lecteur. Il lui parle de ses phrases, comme du micro le radiophoniste à son auditoire invisible. Il ranime les figures d'une épithète colorée, parfois caricaturale. Nul plus que lui ne possède cet art de dessiner en traits décisifs les satellites plus ou moins célèbres qui roulerent dans le rayonnement du Mage. On voit à l'entrain de ces croquis qu'il y prend grand plaisir, s'offrant le délice profond de la polémique ou le rapide contentement de l'ironie. Dès les premières pages de la Tragique Existence de Victor Hugo, on rencontre la bobine maléficienne de celui qui installa le malheur dans ce ménage tranquille: Sainte-Beuve. Derrière ce physique de belette, tirant sur le putois, Daudet nous montre un moral en berne: "il avait autant de lâcheté que de discernement littéraire et que d'envie." C'est avec cet acide qu'il gravera la silhouette de l'illustre critique et Léon Daudet ne médit pas, bien qu'il n'atténue jamais la fureur de sa charge. Les cahiers clandestins de Sainte-Beuve, Mes Poisons, nous exhibent une tête aussi répugnante.

Daudet crayonne encore, mais en changeant d'encrier, comme le grand Barbey d'Aurevilly qui, selon sa fantaisie, multipliait les couleurs sur ses manuscrits, les portraits des romanciers, poètes, philosophes, polémistes, etc., qui fréquentèrent chez Victor Hugo. Celui d'Alexandre Dumas, le "bon nègre", le barbouilleur de papier inlassable, le créateur d'un monde dont l'épée et la dentelle sont les éléments constitutifs, est plein d'entrain et de réalisme gaillard. Voici Renan, le chat fourré des Saintes Ecritures: "Renan, lourd et étalé, avec son petit oeil d'éléphant aux aguets, sa chevelure plate retombant derrière ses oreilles, la bouche allongée et un peu oblique, était le philosophe du nouveau régime, le tombeur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le pontife No 2 chez le pontife No 1. C'était un fanatique masqué en doucereux et qui avait beaucoup d'esprit. Dans le privé, il déplorait le peu de connaissances de Victor Hugo qui ne savait pas bien, en effet, si Averroès était une montagne ou un pain à éacher, mais, en public, il témoignait au "maître" de la vénération. Une minute après, pour ôter au titre de "maître" toute valeur, il le conférait au jeune Gustave Rivet ou à tout autre pris au hasard..." Voici Mallarmé qui n'avait pas encore inventé le pipeau de L'Après-midi d'un faune: "Stéphane Mallarmé, considéré comme un farceur qui faisait des vers pour la rigolade, mais qui était en réalité un grand poète, hermétique et navré, ayant la hantise du suicide, entrain dans le salon Hugo, sur la pointe des pieds, saluait Mme Drouet et le maître, allait se fourrer dans un coin et n'en demarrant pas jusqu'au moment de partir. De temps en temps, il disait précipitamment un mot, à voix basse à Coppée, Mendès ou Leconte de Lisle ou Dièr qui ne l'écoutaient pas, puis s'en allait comme il était venu". On croise encore, sortis des draps de la mort et plongés dans la vie d'une phrase chaude, Flaubert, Monselet, Rochefort, Rodin, Aicard, toute une proces-

AVIS

Nous remettons à la semaine prochaine la fin de l'article de notre collaborateur Rex Desmarçais sur le dernier livre de M. Jean-Charles Harvey.

A la dernière minute, un contretemps empêcha la copie de parvenir jusqu'à nous. Nous prions les lecteurs de nous en excuser.

LA DIRECTION

te sa laideur morale éclate dans le rôle infamant qu'il y joua. Mais partageons en justice et en vérité les torts et les blâmes. Si l'auteur des Lundis et sa complice en sont à jamais stigmatisés, Hugo aussi en portera, légers mais visibles les signes accusateurs. Qui le premier des deux époux a trahi sa foi?... Les défaillances de l'un n'autorisaient guère les défaillances de l'autre mais elle éclairait le problème et aidait au prononcé des verdicts.

(à suivre)

R. P. Carmel Brouillard, o. f. m. (1) La Tragique Existence de Victor Hugo par Léon Daudet. Albin Michel, éditeurs, Paris. Prix: 17 francs 50. En vente chez Pony, libraires, 554 est, rue Sainte-Catherine à Montréal, P. Q.

PUISSANCE DE L'IMAGINATION

LE SKI À SAINTE-ADELE

Le journalisme profitera toujours aux grandes imaginations, et en ce genre de sport, les Anglais se surpassent.

Le Saturday Night du 8 janvier dernier, un journal sérieux, paraît-il, a publié l'histoire la plus fantaisiste et la plus bête sur le sport du ski pratiqué à Sainte-Adèle, mon patelin.

Le plus amusant, c'est que M. E. A. Goodeve, publiciste bien connu, a signé l'annerie.

De deux choses l'une: ou il ignore absolument tout des habitants et des moeurs de mon pays ou il veut se moquer des Canadiens-français. Voyons cela un moment.

On apprend qu'à Ste-Adèle, "on transporte les oeufs en skis". Cependant, le "Canadien-français est un individu trop logique pour trouver du plaisir dans un exercice qui ne rapporte rien (improductive), etc, etc." C'est là l'opinion d'un Goodeve et on se rendra compte qu'elle nest pas aussi "good" que ça, même si elle blesse notre peuple.

Ce publiciste très ignorant ou crétin et que le Saturday Night doit payer fort cher, nous raconte que "Ste-Adèle ressemble à toutes les autres villes (!!) laurentiennes, en hiver", que des "trains de trente à quarante wagons circulent", que "tous les enfants vont à l'école en skis et que vers quatre heures, on peut voir la maîtresse et les enfants dévaler par monts et par vaux"; que "le garçon de l'épicerie passe en skis comme un éclair"; que "souvent le télégraphiste l'accompagne" (Aie! Aie! ma tête!); que "le docteur lui-même (mon vieil ami Poirier, un bon bleu, mais un bon garçon pareil) a pris la précaution d'attacher ses skis à l'arrière de son berlot et a maintes fois il a réussi à devancer les "sauvages" en skis."

Nous avons tellement ri en lisant cela, le docteur et moi que nous aurions pu, sans effort, en arroser le fameux publiciste du journal de Toronto. Il y a mieux. Ces Anglais

EN CROISIERE

LA GRANDE CORNICHE

Le lendemain de notre excursion à Monte Carle, nous avons pris l'autocar en direction de Gènes, jusqu'à Vintimille, à la frontière italienne. Le parcours jusque-là est des plus pittoresques mais dangereux. On coudoit la Méditerranée tout le long. Parfois nous sommes à une élévation inouïe, les tournants sont très abruptes et on se demande si le chauffeur négociera avec sa longue voiture, mais c'est un homme très adroit. Plusieurs d'entre nous retenaient leur souffle et les précipices que nous longions nous rendaient quelque peu silencieux.

Nous avons fait un arrêt à Monte Carle, où les excursionnistes purent visiter le Casino et ses jardins. Comme j'avais fait cela la veille, je pris place sur la terrasse d'un café et tout en buvant une citronnade, j'écoutai la musique de son orchestre en regardant le magnifique Casino de marbre blanc, entouré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel par ses jardins magnifiques, avec sur le fond du tableau le bleu méditerranéen. C'était une merveille à contempler et cela reposait des émotions de la Grande Corniche. Dans le lointain, à ma gauche, la frontière italienne nous attendait. Je ne sais pourquoi mais j'avais une hâte impatiente de traverser en Italie, où ce n'était jamais allée, mais dont j'avais tant rêvé. La réalité, lorsqu'on l'approche, nous émeut énormément et on craint, sans vouloir se l'avouer, la déception. Qu'est-ce qui m'attendait de l'autre côté de la frontière?

"En voiture, messieurs, dames!" cria le chauffeur de l'autocar. Quelqu'un manque à l'appel, mouvement d'impatience général, enfin le retardataire s'amène et ceux qui désapprouvaient tout à l'heure lui pardonnent d'avoir voulu envoyer quelques cartes à des amis. L'autocar part et nous sommes en route pour l'Italie. On passe Mentone qui semble être une très jolie petite ville, mais comme nous sommes en retard, on ne s'y arrête pas, ce qui d'ailleurs était prévu dans le programme. On file à toute allure vers la frontière, on monte des côtes sans fin, on continue de longer des précipices dont la beauté parfois nous en fait oublier le danger. Nous avons toujours à notre droite la Méditerranée avec ses rochers rouges, il fait un soleil splendide et il me semble que plus on approche de la frontière, plus le ciel est bleu et sans nuage. Tout-à-coup, on entend le chauffeur crier: "Nous arrivons à la frontière, préparez vos passeports". Nous sommes tous un peu saisis, un peu énervés, car cette histoire de passeports a toujours un effet solennel en pays étranger. Il y a aussi les douanes et plusieurs dames sont inquiètes, se sentant un peu coupables peut-être.

Nous voici en Italie, dans un petit village très escarpé, sur le sommet d'une montagne. Les soldats italiens nous reçoivent très poliment et se montrent en fin de compte fort gentils. Les douaniers arrivent, mais il n'y a pas de perquisition: Nous sommes des Canadiens venus de loin admirer leur pays et il ne faut pas que nous le quittions avec un mauvais souvenir.

On m'appelle, mes jambes se débloquent et je réponds très indistinctement que je suis bien là. Je me demande ce qui se passe. Je suis à peine entrée en Italie et je n'ai encore rien dit dans ce pays de dictature où l'on doit se taire. Je ne me sens pas coupable, qu'est-ce que l'on me veut? Le chauffeur de l'autre voiture s'amène et me dit gentiment: "Madame, vous avez oublié ceci à l'hôtel ce matin". C'était un vêtement que j'avais laissé en arrière dans la précipitation du départ matinal. Quel soulagement!

Quelques minutes plus tard, nous étions dans un convoi de première classe, en route pour Gènes où nous devions arriver le soir même.

BIANCA.

(à suivre)

tre chose à faire que de se promener sur des skis et que mon vieil ami, le docteur Poirier, doit absolument rester chez lui afin de pouvoir traiter les millions d'Anglais qui se cassent la gueule en pratiquant le ski, et autres "sky".

Faut-il ajouter encore que la messe n'a pas lieu à minuit et que la seule bénédiction de skis, jamais vue, eut lieu à Val-Morin et non à Sainte-Adèle. Maintenant, savez-vous pourquoi cet anglais (?) de Goodeve a écrit son article idiot? Pour se venger de l'interview que j'ai fait paraître dans la Vie au grand air (numéro de janvier) à la gloire du jeune Viateur Gossineau, skieur canadien-français et que pas un Anglais encore n'a été capable de battre dans la guele en pratiquant le ski, et autres "sky".

Il est impossible de découvrir une autre raison qui aurait provoqué la publication d'un article où le crétinisme et l'ignorance marchent parallèlement. Et c'est ainsi que le Saturday Night nous apprend combien il est instruit et jusqu'où il nous aime!

VALDOMBRE

R. P. CARMEL BROUILLARD, o. f. m.

Le brillant écrivain et l'un des rares critiques d'aujourd'hui, capables d'exprimer des idées originales dans un langage qui n'a pas traîné partout demeurera en Europe plusieurs mois afin de parfaire des études que nous trouvons déjà presque parfaites.

Il étudiera surtout en Italie, un pays de prédilection, paraît-il. De passage à Paris, le R. P. Brouillard tomba malade et dut s'aller dans un hôpital. Nous apprenons avec infini-

(Suite en page 4)

LA FIN D'UN GRAND PROCES

Nous touchons à la fin de notre compte rendu du procès désormais célèbre de La Belle. Nous passerons, faute d'espace, les brillants plaidoyers des avocats des parties en cause et nous en vendrons immédiatement à la décision du jury qui fut rendue dans des circonstances dramatiques.

On sait que cette cause se termina par l'échec complet de celui qui l'avait provoqué. Le député U. N. de Saint-Henri, qui avait lancé le gant au CANADA, après avoir déjà lancé tant d'injures à ses collègues du Parlement, mordit la poussière lorsque ses pairs rejetèrent les accusations de libelle diffamatoire qu'il avait portées contre un grand journal.

Après avoir écouté le brillant appel de l'avocat de la défense, Me Philippe Brais, C. R., le jury, après quelques instants de délibération, n'a pas hésité à rendre un verdict d'acquiescement en faveur du CANADA, traduit en justice criminelle par celui-là même dont il avait dénoncé la conduite.

Ce verdict, attendu avec anxiété dans toute la province, fut rendu à l'unanimité du

jury, qui était ici le juge absolu de la cause, puisque, suivant l'esprit de notre justice britannique, il représente la population canadienne tout entière qui est à son tour l'autorité suprême et la source de tous les pouvoirs en ce pays. C'est ainsi que la décision nous montra que le plus grand tribunal du pays, la population canadienne, ne veut pas tolérer que ses représentants lui manquent de respect et que l'autorité se manque à elle-même de respect en profanant la chose publique en plein parlement.

C'est d'ailleurs pourquoi l'intérêt suscitait ordinairement par ce genre de procès présentait, dans l'affaire La Belle, un aspect particulier et aussi un aspect universel. Il touchait, en effet, non seulement à l'honneur de notre race mais aussi au droit absolu de la population d'être renseignée sur la chose publique et sur ceux qui l'agitent, et aussi encore au strict devoir de la presse, qui est obligée, comme le disait Me Philippe Brais dans son plaidoyer, de donner à cette population tous les faits utiles pour que l'opinion publique soit dûment éclairée.

MM. HEPBURN ET DUPLESSIS A COUTEAUX TIRES

(Suite de la page 1)

éiaux. Au mois d novembre 1929, MM. Alexandre Taschereau et Howard Ferguson s'étaient réunis à Montréal pour discuter, comme MM. Duplessis et Hepburn, des problèmes suscités par la crise du papier-journal. Il n'est jamais résulté une alliance politique entre MM. Taschereau et Ferguson, parce que à maintes reprises ils se seraient entretenus des questions intéressantes leurs provinces respectives. Il est tout naturel que les premiers ministres des deux plus importantes provinces du pays, bien qu'appartenant à des partis politiques différents, cherchent à collaborer dans le meilleur intérêt du pays.

Les divergences d'opinions de MM. Hepburn et Duplessis se sont accentuées au sujet de l'assurance-chômage. Le chef de l'Union Nationale s'ingénia, pour se créer du capital politique, à mettre des bâtons dans les roues, et contrecarrer les projets de M. Mackenzie King, M. Hepburn, au contraire, a déclaré à maintes reprises qu'il était prêt à renoncer à toute objection d'ordre constitutionnel pour faciliter la tâche du premier ministre du Canada relativement à l'établissement d'un système national d'assurance-chômage.

Mais la réglementation de l'industrie du papier-journal semble avoir intensifié le différend Duplessis-Hepburn. Tous se rappellent les critiques formulées par le chef de l'Union Nationale, à l'adresse de l'ancienne administration libérale, au sujet du contrôle de l'industrie forestière. M. Duplessis, primaire prétentieux, qui a démontré son ignorance complète des problèmes les plus élémentaires d'économie politique, vient de prouver une fois de plus son incapacité notoire dans le domaine financier et industriel.

Il y a environ un an que le ministre des Terres et Forêts demeure sans titulaire. A l'instar du Duce, le premier ministre persiste à administrer personnellement deux des plus importants ministères de l'administration provinciale.

Au début de 1937, en raison du relèvement général des affaires au Canada, l'industrie canadienne du papier-journal commençait à enregistrer des progrès sensibles. Certains capitalistes avaient assez confiance dans l'avenir du pays pour dépenser une somme d'environ vingt millions de dollars, construire en pleine forêt vierge à Baie-Comeau un gigantesque moulin à papier, une puissante usine hydro-électrique, et édifier plusieurs centaines de maisons d'habitation. L'industrie du papier-journal constitue la plus importante branche de l'activité manufacturière au Canada et celle qui emploie la main-d'œuvre la plus nombreuse.

Les fabricants de papier ayant annoncé plus de six mois à l'avance une augmentation de \$42.50 à \$50.00 la tonne dans les prix de leurs produits, les éditeurs américains, dominés par les intérêts Hearst, accumulèrent pendant les six derniers mois de 1937, les stocks de papier-journal les plus considérables. Au 1er janvier 1938, les approvisionnements de papier canadien aux États-Unis s'élevaient à environ 600,000 tonnes. Il en est résulté une véritable impasse pour les industriels canadiens, qui se voient contraints de réduire à 50 pour 100 leur coefficient de production. Cela signifie que nombre d'entreprises de papier ne procurent du travail à leurs employés que trois jours par semaine. Il n'est pas étonnant que l'industrie forestière dans toutes ses branches soit profondément affectée.

M. Duplessis a donc fait preuve d'une lamentable incurie, et d'une incroyable imprévoyance dans la gestion de notre patrimoine forestier. La politique dite d'Union Nationale est non seulement en voie de conduire la province aux portes de la banqueroute, mais elle menace d'entraîner la dilapidation de nos ressources naturelles.

Vincent BROUSSEAU

M. DUPLESSIS FAIT LE JEU DES GROS INTERETS

A l'issue d'une récente réunion du conseil des ministres fédéraux, le premier ministre du Canada, M. Mackenzie King, a clairement laissé entendre que le gouvernement s'appropriait, nonobstant les objections soulevées par M. Duplessis, à présenter devant la Chambre des Communes un projet de loi relatif à l'établissement d'une assurance-chômage sur le plan national.

Dans sa dernière lettre à M. King, le chef de l'Union Nationale écrivait qu'il serait préférable que l'assurance-chômage soit implantée, non pas par voie d'un amendement à la constitution, mais au moyen de législations adoptées concurremment par les divers gouvernements provinciaux. M. Duplessis est le seul premier ministre d'une province à entretenir semblable opinion. Il donne comme exemple au leader du gouvernement d'Ottawa, la loi des pensions de vieillesse, comme si deux mesures de nature si différente pouvaient être administrées de la même façon.

La loi des pensions de vieillesse n'affectait qu'une faible minorité d'individus et ne pouvait intéresser l'industrie ou le commerce, puisque le coût en était défrayé conjointement par Ottawa et les autorités provinciales. Mais il en va tout différemment de l'application d'un système d'assurance-chômage, appelé à affecter plusieurs centaines de mille personnes dans la seule province de Québec. Le projet ministériel comporterait également une contribution de la part des industriels et devient susceptible d'accroître le coût de revient du manufacturier.

En 1933, le gouvernement de la province de Québec avait chargé une commission d'étudier l'instauration d'un plan d'assurances sociales. M. Edouard Montpetit agissait comme président de cette commission, dont faisait également partie Mgr Couchesne, évêque de Rimouski. Or voici comment s'exprimaient les commissaires dans la conclusion de leur rapport, au sujet de l'assurance-chômage: "La prudence élémentaire conseille de donner un caractère fédéral à l'assurance-chômage. On comprend qu'appliquée à une province à l'exclusion des autres, l'assurance-chômage constituerait pour les chômeurs des autres provinces un foyer d'appel qui en définitive, en ruinerait l'application vu l'absence des frontières entre provinces".

Mise en vigueur dans Québec et non pas dans Ontario l'assurance-chômage aurait pour effet de préjudicier aux industriels québécois, en augmentant leur coût de production au bénéfice des manufacturiers ontariens.

M. Duplessis ne semble pas se rendre compte que les transformations rapides de notre monde économique auront pour résultat de maintenir un plus grand nombre de sans-travail même dans les années de grande activité commerciale et industrielle. C'est afin de réduire les frais d'assistance aux ouvriers sans emploi que l'Etat est désireux d'instituer l'assurance-chômage. En s'obstinant à tenir tête à M. Mackenzie King, M. Maurice Duplessis fait en réalité le jeu des gros intérêts.

Fidèle CACAMBO

LETTRE DE MARTIAL DUCROCHET A SON PERE

Québec, 15 janvier 1938.

Mon cher papa,

Votre dernière lettre m'a atteint en plein coeur et m'a fait verser des larmes brûlantes autant que notre vénéré chef en fait couler à notre cher et si honorable Leduc lorsqu'il le chicane.

Je vous l'ai dit cent fois, je vous le répète, cher papa: vous feriez un premier ministre de première classe parce que vous êtes beau, bon et intelligent. Pendant que j'y pense, je vous rappelle que ma pension est due depuis quelques semaines et que moi-même j'aurais besoin de quelques piastres. Je ménage tant que je peux ainsi qu'un vrai disciple de la sainte Union Nationale, mais j'ai besoin quand même d'argent afin d'honorer ma position et de l'améliorer un peu. Vous comprendrez, cher papa, que je ne peux pas porter un capot de chat et ne pas avoir un son en poche. On me prend partout pour un garçon de ministre. On sait bien que je ne suis pas le fiston de notre chef bien-aimé par rapport que notre chef bien-aimé n'a pas de fiston. Mais il a du piston pas pour rire et c'est même là toute sa force. Farcés à part, je vous rappellerai que l'imbécile qui a dit que "l'habit ne fait pas le moine" parlait comme un homme qui est trop paresseux pour s'habiller comme du monde. Moi, je prétends que c'est le capot qui fait l'étudiant et que c'est le château qui fait le ministre. Demandez à l'Hon. Tremblay, vous allez voir.

Par icitte, mon cher papa, les nouvelles ne courent pas seulement les rues, mais elles traînent et couchent partout, dans les ruelles, dans les mauvais quartiers et jusque dans les grands hôtels. On dirait franchement que les murs ont des oreilles et, les chambres plombées, des yeux pour tout voir. C'est rendu que nos ministres doivent se cacher en des donjons

secrets pour tenir conseil tellement que les curieux et les journalistes polissons veulent tout connaître et tout savoir.

On prétend que le maire Grégoire va se faire battre et que M. Lucien Borne va se faire élire haut la main. Vous vous rappelez que la première fois que le maire Grégoire s'est fait élire, ce fut grâce au dévouement inlassable de notre bien-aimé chef Duplessis. Depuis, les événements ont bien changé. M. Grégoire n'a pas voulu se plier devant le génie et les caprices (ben légitimes) de notre chef vénéré. Qu'est-ce qui arrive à c't'heure? C'est que M. Duplessis, intelligent et bon comme qu'il est, va tout faire pour battre M. Grégoire. On dit que son organisation travaille pour M. Lucien Borne et que l'encouragement de l'Union Nationale ne se borne pas là. C'est ben pour dire, comme il faut faire attention dans la vie.

Moi, mon cher papa, je vous promets de rester fidèle à la sainte Union. Tonzours, tonzours, je suivrai notre chef bien-aimé, les yeux fermés. J'ai tellement confiance en lui que je l'accompagnerais jusqu'à Chatouinigan. J'aurais pas honte de m'asseoir à ses côtés, de le regarder manger et de le regarder faire d'autres choses itou. Il est si beau. La pureté de son coeur rayonne à travers son visage et on dirait franchement que son nez à la César va défoncer tous les voiles. Quel homme! quel homme! Son amour de la province, même avec M. Borne, est sans bornes. Et quand on pense que notre vénéré chef se fait mourir la nuit et le jour à travailler pour les siens, pour le plus grand bien de ses compatriotes et ceux de l'Ontario.

Vous savez qu'il veut fonder un nouveau pays avec trois autres provinces. Il y aurait alors deux premiers ministres: M. Hepburn et lui. Pensez pas que les rouges seraient pas mal pris avec ça.

Tout le monde aura vu à Chatouinigan que notre chef bien-aimé a peur de rien et qu'il ne craint pas de dire tout ce qui lui passe par la tête. C'est vrai qu'il ne s'en souvient pas toujours. Mais qu'importe ça sacré ça pourvu qu'on l'écoute et qu'on le croit sur paroles.

Il y a du monde assez bête pour s'imaginer que des promesses électorales, ça compte pour quelque chose. Ce qui compte, cher papa, et vous l'avez dit devant moi à mon oncle Poléon, c'est de se faire élire.

Par exemple, vous savez combien notre vénéré chef déteste, et avec raison, le farceur Camilien. Eh ben, il paraît que dans l'élection de Saint-Henri, l'organisation de la sainte Union, Béique en tête, avec M. Bray naturellement, travaille fort pour faire élire Camilien. Pourquoi, parce que, dirait-on, que notre chef bien-aimé a peur de Camilien et qu'il aime mieux le voir caser à Ottawa. Croyez-vous ça, vous cher papa? Pas moi. C'est vrai que Camilien connaît ben des affaires du passé, du présent et de l'avenir et qu'il pourrait endommager notre vénéré chef, mais je pense qu'il n'est pas si dangereux qu'on le dit. En tout cas, il paraît que M. Duplessis ne veut pas prendre de chance et qu'il préfère ne pas avoir Camilien devant lui à la Chambre. J'ai su ça d'un fonctionnaire pas mal proche du premier ministre et qui répète que notre chef bien-aimé prie ben fort pour l'élection de Camilien. L'avenir nous dira qui a raison.

C'est vrai que M. Duplessis s'est arrangé de manière dans le temps pour prendre la place de l'ancien chef de l'opposition. Mais que voulez-vous: le soleil et surtout le Soleil de Québec luit pour tout le monde.

Vous comprenez que la politique, c'est une affaire pas mal compliquée, mais c'est une affaire qui n'appartient qu'aux esprits fins. Je connais un gros entrepreneur de Québec qui avait dans son bureau un beau portrait de Taschereau. Quand ce dernier a été battu, il a mis, collé par-dessus, le portrait de M. Hamel et quand M. Hamel est devenu un dissident, il a mis à sa place le portrait de M. Duplessis. Eh ben, ça, mon cher papa, c'est un entrepreneur qui n'a peut-être pas de grands principes mais qui est pratique. C'est ça la haute politique. Et c'est dans cette politique-là que notre vénéré chef se surpasse. Pour les journaux, c'est la même chose. Il faut qu'un parti ait des organes. Notre chef bien-aimé a les siens. Des tannants de bons, capables de répandre des idées saines et généreuses. Un parti sans organe c'est comme un veau sans queue. C'est rien que bon pour la boucherie.

Plus un parti a d'organes, des petits, des gros, des organes qui paraissent tous les jours et des organes qui paraissent toutes les semaines, plus il a des chances de survivre et de résister à tous les partis.

C'est là le secret de notre vénéré chef. Avant longtemps, il possèdera tous les organes de la province et pas un parti pourra le battre. C'est ce qu'on appelle un parti ben organisé.

J'ai reçu une lettre de ma belle grosse Maximilienne, qui me dit avoir été scandalisée par ma tante Belzémire par rapport à son décolletage. Elle me dit comme ça: "Moi aussi je suis de l'Union et je ne voudrais pas me décolleter comme ta tante Belzémire. C'est franchement dégoûtant."

Ma blonde a ben raison. Si il fallait qu'elle se montre décolletée comme ma tante, je sais pas ce que je ferais. Je comprends pas que l'organisation de notre sainte Union n'adresse pas à tous leurs membres un prospectus sur le décolletage.

Je vais écrire à l'organisateur en chef à ce sujet. J'ai une idée, cher papa. Pourquoi l'Union ne vendrait-elle pas des petits chandons qu'on pourrait mettre sur toutes les grosses estomacs? Ça serait pratique et joli. N'oubliez pas de m'envoyer vingt piastres. Je vous remercie et vous embrasse tous, même ma tante Belzémire. Parlez-lui pas de Maximilienne. Ça ferait un fret.

Votre fils adorable,

MARTIAL

EN AVANT !
journal paraissant tous les vendredis, est publié et imprimé par l'imprimerie Yamaska, aux numéros 67-69 rue Mondor, Saint-Hyacinthe, Québec.
PRIX DE L'ABONNEMENT
Dans les villes de 15,000 âmes ou plus: \$1.50 par année.
Aux Etats-Unis: \$1.50 — Partout ailleurs au Canada: \$1.00
AU NUMERO: 5 Cents

LE R. P. CARMEL BROUILLARD, o. f. m.

(Suite de la page 3)

mais laquelle n'en reste pas moins l'un de ses meilleurs ouvrages.

Dans sa critique, le R. P. Carmel Brouillard ne semble pas priser beaucoup le goût qu'éprouve le gros Léon à fouiller dans l'armoire au linge sale de la littérature française. Notre brillant collaborateur a droit à son opinion et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Le lecteur devra tout de même attendre la fin de l'article avant de conclure.

Il reste que le R. P. Brouillard possède le sujet à fond et qu'il ne craint pas de dire franchement ce qu'il pense, ce qui nous apparaît déjà comme un miracle au pays de Québec.

En outre des aperçus nouveaux qu'il nous offre sur l'existence du père Hugo et sur les tristes aventures de son Adèle avec le triste et si ignoble Sainte-Beuve, le critique emploie une langue très riche, variée de tons et de couleurs et dont le souffle de tempête réjouira et enchantera tous nos lecteurs. Et c'est ainsi que ceux-là sauront gré à notre journal de la publication de pages virulentes qui sont toute lumière et toute raison, et que plusieurs revues et journaux seraient heureux de reproduire s'ils pouvaient néanmoins modérer la franchise du R. P. Brouillard.

Ici, c'est tout le contraire. Nous recherchons la vérité. Il arrive que nous allions la chercher même au-delà des mers. Elle n'en a que plus de prix et c'est ce que nos lecteurs auront vu tout de suite.

VALDOMBRE

L'opinion des autres

Voici ce que nous lisons dans la "Voix du Nord" du 11 décembre 1937. Il n'est jamais trop tard pour faire éclater la justice:

LE DOUZIEME DE VALDOMBRE

Cet hirsute pourfendeur de crétiens vient d'accoucher de son douzième pamphlet. Douze fois en douze mois il a donné le jour à un beau petit livret d'une blancheur immaculée, jofuiflu et pas gringalet du tout. Comme fécondité littéraire, ce n'est pas à dédaigner. Et ce qui plus est, c'est que tous ces petits Grignon sont très viables et frétilants pas pour rire. Leur père n'a pas à en rougir. Ils lui font honneur et font honneur à nos lettres. Valdombre mérite donc notre encouragement.

Je connais Valdombre et je goûte un véritable plaisir d'arrêter, un instant, chez lui, ja-setter de choses et d'autres, lui serre sa patte velue et discuter de tous ces problèmes littéraires ou politiques, qu'il connaît comme les savanes de Ste-Adèle, et provoquer chez le farouche pamphlétaire des explosions d'opinions aussi vite apaisées qu'un orage d'été. Il me reçoit avec cette franchise hospitalière toute normande, toute canayenne, toute profondément sincère que l'on rencontre dans quelques-unes de nos familles canadiennes-françaises qui ont eu le courage de ne pas s'abâtardir dans un conformisme rigoriste ou, comme dirait Valdombre, "dans un maudit snobisme écoeurant".

Valdombre fait image vive sur la face de notre littérature. Critiqué par les bons p'tits vieux apeurés du sens des mots, honni par ceux de nos littérateurs encore enlisés dans le traditionalisme intégral et qui craignent les hardiesses et les innovations comme le "yable en peinture". Grignon, sous sa crinière en friche et derrière ses malins petits yeux gris, cache un coeur d'or et une âme d'acier. Il aime sa foi, il aime

sa race, il adore sa plume. Il demeure parmi la génération qui veut monter, l'un de ceux qui poussent le plus fort sur la charette. D'une solide carrure il est capable d'effort. Et il force en maudit!

Souhaitons que ses efforts ne soient point vains. Tout en différant d'opinion avec lui sur certains aspects (je ne dis pas "principes") de notre manière de vivre notre vie canadienne, je lui rends l'hommage qu'il est un homme utile et même un homme indispensable. Il parle fort. Il gueule, selon son expression. Laissons-le gueuler car, de nos jours, la victoire se remporte avec des coups de gueule et de margoulette. Il fait oeuvre méritoire et ses pamphlets devraient être lus par tous ceux de nos forts à bras et de nos "boulés", politiques et littérateurs, qui s'excriment contre des ombres parce qu'ils ont la chienne dans leurs bottes d'affronter un homme en viande.

Grignon fait appel à ses amis. Comme Grignon est notre ami, nous souhaitons que nos amis deviennent ses amis et s'abonnent à ses pamphlets. Deux dollars par année pour savourer, à chaque mois, une gorgée de bonne littérature, fraîche et limpide. Ça vaut ça!

Un jeune Avocat de Province.

L'AUTRE COTE DE LA MEDAILLE

Quand M. Duplessis ne voulait pas nommer le CANADA.

M. Duplessis a fait grand état, samedi, de l'inexactitude de l'information publiée ces jours derniers dans le CANADA, annonçant la fermeture de la pulperie de Chandler. De fait, une usine du comté de Gaspé a fermé ses portes, mais ce n'est pas celle dont le gouvernement avait obtenu, il y a quelques mois, la mise en marche. Dans la région, les deux établissements portent cependant le même nom de "moulin de Chandler". De là l'erreur du CANADA.

Et M. Duplessis jubile, et se trémousse, et recourt à son sarcasme des grands jours, et — ô cruauté! — croit nous pulvériser en disant de nous: "Je ne nommerai pas ce journal car je ne veux déshonorer mon auditoire". Voilà un accès de délicatesse bien étonnant chez le démagogue mal engeulé qui a déshonoré, l'autre jour, à Shawinigan Falls, la personne du premier ministre de la province de Québec, par sa tenue à table et par ses propos. "Je dois admettre que Duplessis a fait un fou de lui", ne put s'empêcher de dire de son chef, ce soir-là, un député de l'Union nationale que ce spectacle avait scandalisé.

La politesse et le respect du prochain le CANADA a contribué plus que tout autre à les restaurer dans notre vie politique provinciale, en faisant remettre à sa place, par un jury, celui qui avait entré le mot voyou dans le langage parlementaire: nous voulons parler du misérable avorton politique qui a nom René La Belle. Que M. Duplessis ait compris la leçon, tant mieux! Le jour où lui et la bande de hurlleurs que dirigeaient, au parlement, les glapissements d'un Hortensius Béique, auront appris qu'il faut en effet respecter les auditoires, le CANADA, que M. Duplessis se refuse à nommer, aura eu le dernier mot.

(Le CANADA)

—Je voudrais avoir deux livres de steak pas trop tendre.

—T u aimas la viande dure?

—Non, mais lorsqu'elle est tendre papa la mange tout te.